

La sobriété, une sagesse ancestrale

Nous sommes en 1985, dans une salle de conférence en région lyonnaise : une centaine de personnes sont réunies pour débattre sur le thème de l'agroécologie. Je suis chargé de faire part de mon expérience en la matière et des applications de cette méthode dans les pays du tiers-monde, en l'occurrence le Burkina Faso. J'explique que le pays est constitué d'un territoire à peu près égal à la moitié de celui de la France, pour une population, à l'époque, de sept à huit millions d'âmes, dont quatre-vingt-seize pour cent de paysans et un budget national équivalent, toujours à l'époque, à celui de l'Opéra de Paris. Le revenu annuel moyen du paysan était d'environ 40 euros pour une année. Il s'agit bien de l'un des pays dits sous-développés se situant tout en bas de l'échelle d'évaluation de la prospérité des nations, représentée par leur PIB et leur PNB. Dans l'assistance se trouve un ami laotien d'une cinquantaine d'années, à qui je demande de bien vouloir nous faire part de ses souvenirs concernant sa communauté au temps de sa jeunesse. Il s'approche du tableau, trace un schéma simplifié et dit :

"Notre village était constitué d'environ deux cents personnes installées au bord de la rivière au sein de la forêt ; nous cultivions le riz, notre nourriture de base. Chaque famille vivait dans une maison construite solidairement avec des matériaux dont nous disposions sur notre territoire. Elle cultivait son lopin de terre, dont la taille était fonction de la capacité de travail de nos buffles. La récolte assurant notre sécurité alimentaire était stockée dans des greniers disposés le long du chemin du village. La rivière fournissait à chaque famille du poisson comme complément aux céréales, aux fruits et aux légumes. L'entraide, la solidarité et la réciprocité allaient de soi : chaque année, une pêche collective était organisée pour faire des réserves de poisson séché. La communauté prenait en charge les veuves, les orphelins, les vieillards, les handicapés. Les tradipraticiens soignaient les malades, veillaient sur la santé de tous. Un travail artisanal omniprésent répondait à tous les besoins : vêtements, meubles, chaussures, outils... Un bonze veillait à l'harmonie sociale, arbitrait les litiges. Le sentiment général, inspiré par le bouddhisme, était que tout est sacré. Lorsque, juché sur une embarcation au milieu de la rivière, j'étais saisi par une envie pressante d'uriner, il m'était impensable de le faire sans demander pardon à la rivière de la souillure que j'allais lui infliger. Seule ombre au tableau : l'habitude de défricher en permanence pour cultiver, ce qui portait atteinte à l'intégrité du milieu naturel."

(Précisons au passage qu'à ces dernières pratiques un projet

d'agroécologie devait mettre fin.)

Pour conclure cette évocation, mon ami nous dit :

"Un jour, un expert mandaté par la Banque mondiale séjourna parmi nous pour étudier notre système de vie ; après avoir examiné tous les paramètres, il fit son rapport. Ce rapport, destiné, donc, à la Banque mondiale, avait pour conclusion que cette communauté, certes sympathique, ne pouvait se développer parce qu'elle consacrait trop de temps à des activités improductives."

Ce qu'il faut ici comprendre, c'est que, bien que répondant magnifiquement à tous ses besoins essentiels, elle ne créait pas de richesse financière. C'est ainsi que, dans le langage de la pseudo-économie, on ne vit pas des biens de la terre, mais de dollars : le dollar traduit le niveau de richesse. Il est heureux qu'un nombre important de communautés traditionnelles continuent - mais jusqu'à quand ? - de vivre des vraies richesses. Pour s'être dévoués corps et âme à la puissance du veau d'or, les peuples repus se sont à l'évidence détournés de ces vraies richesses; mais comment faire entendre cette évidence ? Nous voici donc, avec ces considérations, au cœur de la problématique qui bouleversa toutes les structures sociales traditionnelles, auxquelles il est souvent reproché par la "civilisation" d'annihiler la liberté individuelle par l'obligation de se conformer aux règles du corps social. C'est à l'argent, maître absolu, qu'il revient de décider de ce que sont les richesses, la pauvreté ou la misère.

On imagine que le rapport de l'expert a été remis aux autorités politiques du pays, qui, ayant fait leurs études dans les grandes écoles occidentales, ont été nourries à la mamelle de la modernité, dont ils ont assimilé les préceptes, les dogmes et les credo. Ils considèrent avec consternation, voire une certaine honte, "l'archaïsme" de leur peuple et s'attribuent pour mission de le hausser au niveau de la "vraie" civilisation. Alors se met en route le processus de modernisation, qui poursuit, après l'avoir réalisée en Europe, l'éradication universelle des traditions. Ainsi, la colonisation des esprits va de pair avec la colonisation des territoires. Il ne faut peut-être pas oublier que l'Europe, continent naguère multiculturel, a été le premier théâtre de l'hégémonie de la civilisation nouvelle sur les cultures existantes. Les voyageurs des siècles précédant la révolution industrielle qui parcouraient l'Europe s'étonnaient ou s'enchantaient de la diversité de ses cultures, langues et patois, des habitats, costumes et coutumes, des modes alimentaires, des expressions de l'art, des rites et croyances, etc... Tous ces peuples autonomes n'étaient pas pour autant à l'abri de petits ou grands

potentats de méchante nature, qui tiraient de leur labeur des avantages de caste, un clergé se chargeant de prêcher l'acceptation d'un destin voulu par Dieu : lorsque la démocratie et les droits de l'homme se retournent sur leurs pas, force leur est de constater que, jadis, la vie du peuple européen était parfois bien misérable. C'est d'ailleurs pour combattre l'arbitraire et l'exploitation infligés aux peuples que les révolutions adviennent - et installent souvent en place d'autres privilégiés, voire une gouvernance s'appuyant sur de terribles répressions, comme l'histoire en témoigne abondamment.

Pierre RABHI : *Vers la sobriété heureuse.*